



HAL
open science

SUR LA SITUATION DES SHS AUJOURD'HUI (2000)

Alain-Marc Rieu

► **To cite this version:**

Alain-Marc Rieu. SUR LA SITUATION DES SHS AUJOURD'HUI (2000). Regards sur les Sciences de l'homme et de la société. Les Entretiens CNRS-ASTS de la médiation scientifique et technique,, CNRS, Feb 2000, Paris, France. halshs-02943507

HAL Id: halshs-02943507

<https://shs.hal.science/halshs-02943507>

Submitted on 23 Sep 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Mardi 29 février 2000

Les Entretiens CNRS-ASTS de la médiation scientifique et technique

Regards sur les Sciences de l'homme et de la société

2ème débat

Les sciences humaines et sociales

à l'épreuve de la société

Intervenants

Jacques Généreux

Économiste, maître de conférence des université, professeur à l'IEP de Paris

Alain-Marc Rieu

Philosophe & épistémologue, Professeur, Université de Lyon III

Débat présidé par

Bruno Péquignot

Sociologue, directeur scientifique adjoint du département des Sciences de l'Homme et de la Société au CNRS

Alain-Marc Rieu

SUR LA SITUATION DES SHS AUJOURD'HUI

Les sciences humaines et sociales seraient dans une impasse et devraient se renouveler. Cette idée, qui motive ma participation à ces Entretiens de la médiation scientifique et technique, est l'un des axes du développement de la recherche au ministère de l'Éducation. Or, depuis l'après-guerre — ces vingt dernières années en particulier —, leur place a crû dans nos sociétés. Leurs méthodologies sont de moins en moins contestées par les sciences " dures " et le discours rhétorique à leur encontre s'est apaisé : elles ne sont plus accusées d'être des disciplines manipulatoires des mentalités et des comportements. Ce type de discours — fréquent dans les années 50 et 60 — a plus ou moins disparu. L'histoire joue un rôle prépondérant dans les études des sciences humaines et sociales françaises. D'ailleurs à l'étranger, elles sont très souvent associées à l'histoire ou à l'économie. Mais nous sommes dans une conjoncture où les problèmes s'ils sont reconnus sont encore peu clairs. Les sciences humaines et sociales ne peuvent donc pas être traités simplement par l'histoire mais doivent l'être sur un plan plus fondamental : dans les réflexions que nous conduisons sur nos sociétés une transition — ou une mutation — est nécessaire. Les évolutions de ces dix ou vingt dernières années exigent de nouvelles formes de compréhension tout comme leur intelligibilité actuelle.

Un autre élément, auquel je suis peut-être sensible en raison de ma discipline d'origine, la philosophie, me paraît signifiant à la fois de cette impasse et de la nécessité d'un renouvellement. La philosophie politique américaine joue un rôle croissant et de nombreux livres paraissent sur ce thème. Ils sont traduits d'une façon quasiment industrielle comme un créneau de carrière universitaire. Ces travaux, ne sont pas interrogés du point de vue de leurs présupposés et de la situation historique des États-Unis qui a généré ce type de philosophie politique. Les sciences humaines et sociales dans ce cas ne prennent pas complètement en compte leur situation aujourd'hui : elles tentent de se renouveler grâce à la traduction de ces travaux au lieu de s'interroger sur le contexte de cette philosophie politique — les présupposés qu'ils supposent et la situation historique des États-Unis — et de se demander si elle correspond à la situation des sociétés européennes.

Cette situation est moins une impasse qui leur serait interne qu'une mise en cause des divisions qui les constituent, les démarcations entre les disciplines ne caractérisant plus de manière adéquate l'évolution de nos sociétés. Nos sociétés évoluent selon une trajectoire

qui est peut-être devenue imprévisible du point de vue des sciences humaines et sociales telles que nous les avons connues depuis la fin du XIXe siècle.

Une façon de répondre au renouvellement des sciences humaines et sociales est d'introduire un niveau supérieur d'auto-réflexion. Aujourd'hui, chaque chercheur en sciences humaines et sociales doit affirmer ou exposer son positionnement dans le savoir et dans l'institution. Récemment, l'intérêt pour Sartre s'est renouvelé, mais on nous parle peu du Sartre de la fin de sa vie. En septembre 1974, lors de conférences à Tokyo (les textes sont publiés en français sous le titre, *Plaidoyer pour un intellectuel*) il s'est interrogé de la façon la plus radicale possible sur le statut de l'intellectuel dans nos sociétés, et particulièrement sur le sien dans la société française. Un des facteurs de renouvellement possible est donc une réflexion radicale sur le statut du chercheur en sciences humaines et sociales dans la société française aujourd'hui.

Je suis philosophe de formation — beaucoup de sociologues le sont —, ma spécialité étant l'épistémologie. Nombre de philosophes confrontés au cours de leur formation à la nécessité d'analyser le savoir sont devenus épistémologues. Ils ne veulent pas être confinés à l'histoire de la philosophie ou à la philosophie de l'être. Nous sommes donc devenus épistémologues sans être, pour autant, sociologue des sciences. Cela a pu se constater de manière récurrente lors des débats de la première partie de ces Entretiens. Par ailleurs, plusieurs expériences à l'étranger — au Japon avec M. Jean-François Sabouret, aux États-Unis, etc. — ont joué un rôle déterminant dans ma formation. Cela sera demandé de plus en plus fréquemment dans le domaine des sciences humaines et sociales, où les recherches et des travaux ne se résument plus seulement à des expériences livresques.

Sur la situation de la philosophie par rapport aux sciences humaines et sociales, le débat est constant. Par exemple, des écoles en philosophie affirment qu'aucune contamination avec les sciences humaines et sociales ne doit exister. Certains affirment même qu'un pacte — soi-disant implicite — existerait sur ce point. En fait, à la fin du XIXe siècle, la philosophie a mesuré son incapacité à remplir sa fonction moderne : se présenter comme le fondement du savoir. La physique et les mathématiques s'étaient alors données les moyens de construire en elles-mêmes les théories qui les fondent. Constatant qu'elle ne pouvait plus jouer ce rôle dans le savoir, la philosophie cherchera à reconstruire sa fonction moderne sur la base des mutations des mathématiques et de la physique. La philosophie de Husserl est typique de cette démarche. Un moment clé de la philosophie se produira entre 1923 et 1927 quand Heidegger reconnaîtra que son entreprise consistant à vouloir reconstruire la philosophie moderne sur la nouvelle base fournie par les sciences (essentiellement la physique et les mathématiques) était vaine. À ce moment là, une coupure se produit et la

philosophie cherche son objet en dehors du savoir. Elle se réfugie dans l'être, cherchant à s'inventer un objet qui lui serait propre — ou voulant le retrouver. Schématiquement, c'est la philosophie de Heidegger et de ses épigones. En même temps, une nouvelle philosophie des sciences naît. Elle se dit " épistémologie " mais elle porte en elle la trace de cette coupure entre la philosophie et les sciences. D'une certaine façon, nous avons vécu tout au long du XXe siècle à travers cette coupure entre une épistémologie qui n'est qu'une philosophie des sciences et une philosophie indéfiniment à la recherche de l'objet qui lui est propre. Cette coupure entre l'épistémologie et la philosophie authentique et pure a provoqué les dérives " positivistes ", " scientistes "... Nous les critiquons, mais elles sont internes à l'évolution de la pensée et de la philosophie au XXe siècle. Quant on parle de la philosophie, on parle des discours par lesquels se thématise un certain état des savoirs dans une société.

En Allemagne, des spécialistes de formation philosophique ont reconnu que la philosophie ne pouvaient plus jouer son rôle. Ils ont affirmé que les sciences de l'esprit, essentiellement la sociologie, libérées de la philosophie, doivent en reprendre la fonction moderne, c'est-à-dire ouvrir la connaissance et rendre possible la critique. Cette idée d'une refonte de la fonction moderne de la philosophie par une science humaine, fondement des sciences de l'esprit, c'est ce que Max Weber avait essayé de réaliser. La question des sciences humaines est au centre de l'évolution de nos sociétés au XXe siècle, au centre des relations avec la philosophie, et au centre des relations avec les sciences " dures ". Or, en disant que nous sommes dans une situation où les sciences humaines doivent se renouveler, c'est cette évolution et cette trajectoire qui est en train de bouger. L'actuelle impasse des sciences humaines et sociales est l'arrivée à son terme d'une évolution commencée à la fin du XIXe siècle. Le seuil d'évolution des sciences humaines et sociales que l'on atteint est en même temps celui d'un type de société. Donc, on ne peut pas dire qu'il y ait une crise interne des sciences humaines.

Quant on réfléchit aux sciences humaines — à leur trajectoire de formation et à leur situation actuelle — en se basant sur la sociologie des sciences, sur la philosophie, sur l'histoire des sciences, des techniques et des industries, sur l'histoire des sciences humaines, on s'aperçoit que les sociétés évoluent en produisant sur elles-mêmes un ensemble de discours et de disciplines par lesquelles elles deviennent capables de produire une image d'elles-mêmes et ainsi d'agir sur elles-mêmes. Le cœur d'une société n'est pas l'individu, mais le processus par lequel elle produit des connaissances sur elle-même à travers ses sciences humaines. En même temps, elle produit des connaissances sur son environnement. Aujourd'hui, les sciences humaines ont atteint une sorte de renversement copernicien : alors que l'on pensait à partir de l'individu ou de structures, on s'aperçoit qu'à leur place il y a cet

immense processus historique de production de connaissances de la société sur elle-même. C'est à partir de cette situation que les sciences humaines et sociales se trouvent à nouveau pensables.

Les sociétés s'auto-réfléchissent dans des savoirs qui se transforment en spécialités définissant leurs objets et leurs méthodes. Les exemples forts de ce processus sont nombreux : la formation de l'économie politique au XVIIIe siècle en Angleterre en même temps que la reconnaissance de la propriété dans la société civile ; la formation de la sociologie pour décrire les effets de la révolution industrielle sur la société traditionnelle urbaine en France ; la formation de la psychologie expérimentale lorsque la théorie philosophique de la représentation a été reconnue incapable, vers 1850, d'expliquer la connaissance (au sens scientifique du terme), la cognition, (la connaissance individuelle) la perception et la reconnaissance ; la transformation de l'histoire quand elle cherche à se donner une méthode et des objets pour cesser d'être un récit par une société de la formation de son identité. Aujourd'hui, un phénomène majeur bouleverse les sciences humaines et sociales : l'entrée dans la société de connaissance. C'est la reconnaissance par nos sociétés qu'un des facteurs déterminants de leur évolution est la production du savoir scientifique et technique.

En examinant les conditions de formation du savoir scientifique et technique, celles de sa diffusion et celles de l'innovation, on comprend comment, à partir des années 70, la sociologie des sciences s'est progressivement développée et comment, à travers celle-ci, l'ensemble des rapports entre sciences " dures " et sciences " molles " a été repensé. Les sciences humaines et sociales développent aujourd'hui, de façon pleinement légitime, un ensemble de savoirs sur le développement des sciences " dures ". Les spécialistes des sciences dures ne peuvent plus faire l'économie de ce que les sciences " molles " leur apprennent ou disent sur elles. Elles sont devenues des objets à part entière pour les sciences " molles ". C'est le plus étrange, mais cela participe pleinement à la rénovation des sciences humaines et sociales.

Un facteur déterminant pour cette rénovation me semble être la mise en cause actuelle des démarcations internes entre les différentes sciences humaines et sociales. Nous avons atteint un moment de l'évolution de nos sociétés où ces frontières commencent à bouger radicalement. Par exemple, je vais m'aventurer sur un champ qui n'est pas le mien : l'économie (à l'intérieur des sciences de l'homme et de la société). " Dans la presse, on parle de " pensée unique " en économie. Mais les sciences économiques connaissent des évolutions multiples dont certaines, les plus avancées et les plus riches, les réinscrivent complètement dans l'histoire des sciences, des techniques et des industries. Le philosophe

des sciences que je suis est fasciné par les travaux de Paul Romer ou de Paul David, un historien de l'économie car dans ces travaux internes à la théorie économique, je vois de la philosophie des sciences. Ces économistes contextualisent l'économie à travers le développement des technologies et l'ensemble des phénomènes qui ont permis la production de l'innovation et l'appropriation des connaissances. Par exemple, la théorie économique fondée sur le choix rationnel triomphait dans les années 80. Lorsqu'elle a été sommée d'intervenir dans des contextes précis, il a été nécessaire de faire appel à l'histoire et à la sociologie pour en combler les lacunes. Un spécialiste comme Jeffrey Sachs lorsqu'il conseillait la privatisation en URSS (puis en Russie), du le faire. Les impasses de la théorie économique exigeaient ce recours à la sociologie et à l'histoire mais du même coup, les démarcations entre ces disciplines étaient mises en cause. Ce phénomène est typique de la reconfiguration du continent des sciences humaines et sociales à l'intérieur de nos sociétés. Elle se fait autour de la question du savoir.

Pour conclure

Le débat sur les sciences humaines et sociales et leur rénovation ne fait que commencer. Il ne pourra pas être résolu à l'intérieur des sciences humaines. Aujourd'hui, celles-ci ne peuvent avancer qu'en se donnant les moyens — interdisciplinaires — de répondre aux interrogations du présent et en essayant de décrire et d'expliquer les évolutions dans lesquelles nous sommes. Les facteurs déterminants de nos évolutions sont les phénomènes scientifiques et techniques. Ceux-ci, tels que nous sommes amenés aujourd'hui à les connaître, à les décrire et à les analyser, exigent une mobilisation complète des sciences de l'homme et de la société, en mettant en cause les démarcations qui les ont constituées depuis la fin du XIXe siècle.

Dans le programme qui annonce ces Entretiens, il est écrit : " Le discours de l'expert peut déposséder la collectivité des éléments de réflexion qui la concernent ". J'ai essayé de démontrer que les sciences humaines et sociales sont la façon dont nos sociétés produisent un discours sur elles-mêmes, par lequel elles agissent sur elles-mêmes. En disant cela, on s'aperçoit que plus nous développons les sciences humaines et sociales moins nos sociétés deviennent prévisibles. En effet, les connaissances que nous développons sur nos sociétés accroissent nos capacités d'action sur celles-ci ; donc plus les sciences humaines et sociales se développent, plus elles deviennent imprévisibles sans qu'il en découle automatiquement une démocratisation supérieure. Ce degré d'imprévision qui s'inscrit dans nos sociétés à mesure que se développe une connaissance d'elles-mêmes, ouvre des espaces nouveaux de débat, de dialogue ou de création institutionnelle. Cela crée dans les sociétés un potentiel évolutif nouveau.

Débat

Jean Crocq

La philosophie est en relation dynamique avec une tradition immarcescible de la raison en place. En supprimant l'exigence de raison, la philosophie quitte son territoire de départ, son invariance et se réduit en des exercices rhétoriques. Aujourd'hui, devant la relation critique à l'égard de la position philosophique qui existe dans la société, on tente de déboîter l'espace philosophique vers d'autres lieux d'actualisation d'influence — cafés de philo, Collège international de philosophie, etc. Des philosophes abandonnent la philosophie pour la sociologie, la psychologie. Indépendamment de ce déboîtement, la remise en selle de la philosophie comme présence d'influence est un phénomène frappant. Dans un certain nombre de secteurs médiatiques, cela se manifeste par une activité de type évangéliste ou de connivence, de familiarité, d'interactivité... Ce sont des traces de philosophie ou de son déchet (dans mon propos, le mot déchet n'a pas un aspect disqualifiant, car on recycle des déchets). Il serait d'ailleurs intéressant d'examiner ce que deviennent les discours philosophiques dans une écologie idéologique du recyclage.

Comment conserver la sève de la substance dynamique de la philosophie comme " non sagesse " (en appelant " sagesse " , la " parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir ", dont parle Descartes) ? Lors du premier débat de ces Entretiens, j'intervenais sur toutes les contrefaçons qui lient la philosophie à la sagesse par des expressions du type : " J'accepte le monde, tel qu'il est... ". Par exemple, André Conte-Sponville traite les vertus d'acceptation. Or, quant on parle de vertu, on a tendance à travailler des études éthiques de seconde zone pour fin de siècle.

Que deviennent les substances philosophiques pour jouer un rôle qui ne soit pas uniquement spéculatif ? Particulièrement à l'intérieur d'une institution comme le CNRS qui est un opérateur de savoir menacé.

Alain-Marc Rieu

Il me semble qu'il faut entendre par " philosophie " l'ensemble des discours par lesquels une société thématise les problèmes qu'elle se pose, par lesquels

s'opère donc l'auto-réflexion dont il fut question. Depuis le début du XXe siècle, cette fonction de la philosophie est indissociable des sciences humaines. La philosophie est toujours plurielle. Aujourd'hui, la question des démarcations à l'intérieur des sciences humaines se pose. Dans ces interstices, des philosophies sont à nouveau possibles. Soutenir que la philosophie est plurielle (toute son histoire le prouve), c'est dire qu'elle n'est donc pas réservée aux philosophes, qu'elle appartient aussi aux sociologues, aux économistes, etc, à tous ceux qui comprennent ce qu'est la fonction d'auto-réflexion d'une société. Vous avez donc raison. L'histoire de la philosophie est celle d'une discipline qui a passé son temps à se réinventer, à rompre avec elle-même. Si Descartes avait consacré sa vie à commenter Aristote, l'histoire l'aurait oublié. Aujourd'hui, la philosophie est amenée à en finir avec un certain âge de son développement, à se réinscrire dans le jeu des sciences humaines et à se situer de façon nouvelle dans le champ du savoir.

Joanne Balkan

J'aurais voulu partager votre optimisme sur le fait que les sciences sociales ne seraient plus des sciences " molles " et seraient acceptées par les sciences " dures ".. J'ai travaillé à *La Cité des Sciences de la Villette* dans un département qui a été supprimé parce qu'il s'agissait de sciences " molles "..

Alain-Marc Rieu

La transformation de la recherche qui s'opère dans les pays anglo-saxons confronte les scientifiques à des critères de rentabilité, de " retour sur investissement ". La sociologie, puis l'économie des sciences sont donc en train de devenir des disciplines majeures dans la gestion des programmes de recherche. De grands laboratoires ont du se recycler vers le privé. De grands départements comme le département de physique à Princeton doit trouver des moyens de justifier ses budgets et ses travaux. Les chercheurs deviennent des vulgarisateurs jusque dans les écoles. Les sciences " dures " sont menacées, à l'exception des mathématiques ou des biotechnologies, face à leur invasion progressive par les sciences " molles ". Paradoxalement, ces dernières me semblent devoir voler au secours des premières. En réalité, on assiste à une profonde recomposition des savoirs.

La sociologie des sciences nous a beaucoup appris. Elle a démystifié les sciences et certaines prétentions, attitudes, idéologies scientifiques. Mais elle a

eu pour défaut de développer souvent des philosophies implicites relativistes qui ont finalement dévalué ses résultats. En revanche, en décrivant les démarches scientifiques comme des processus de choix rationnels et en s'interrogeant sur les critères de la décision et sur l'information disponible, elle a permis aux économistes de s'avancer dans la description des démarches scientifiques. La " nouvelle économie " des sciences s'introduit au cœur des démarches et des institutions scientifiques. La tâche de la philosophie et l'épistémologie aujourd'hui est plutôt d'affirmer la valeur de la démarche scientifique par rapport à d'autres, d'examiner avec précision, cas par cas et pays par pays, la mise en cause de la démarcation entre sciences et technologies. Au Japon, vouloir aujourd'hui maintenir cette différence est quasiment absurde. Un Japonais vous dira que la technologie est universelle, alors que la science ne l'est pas : elle n'est qu'une idéologie occidentale. En France, l'historiographie des sciences est un étouffoir ; elle redécouvre en général ce qui se trouve dans les bibliothèques anglo-saxonnes depuis 30 ans.

Jacqueline Sénogora

Physicienne, CNRS

En me référant au programme de ces entretiens, j'attendais de ce débat que les sciences humaines ne soient pas positionnées dans le cadre des sciences elles-mêmes — " dures " ou " molles " — mais dans celui de la société dans son ensemble. On se moque des cafés de philosophies, mais j'y vois un symptôme de la demande sociale. Les gens ont envie de se penser eux-mêmes, de penser le monde où ils sont. J'ai apprécié votre façon de positionner comment l'histoire de la philosophie pouvait jouer avec l'histoire des sciences " dures " ; n'étant plus là pour faire les fondements, elle doit s'en trouver ailleurs. Il y a de quoi faire en ce moment, nous sommes en train de muter à toute allure. D'ailleurs, nous-mêmes, scientifiques, sommes complètement pénétrés par cette mutation. Ce matin, quelqu'un disait : " *Je ne pratique pas la langue de bois. Je vais chercher ma bouffe !* " Brecht disait : " *D'abord la bouffe, après la morale* ". On fait ça avec la science aurai-je envie de dire. Cela rentre dans le cadre de l'économisme envahissant : " *D'abord la bouffe, après la science !* ". J'attends des sciences sociales ce regard sur nous-mêmes mais, je crois que nous ne le faisons pas bien.

Alain-Marc Rieu

A la fin du XIXe siècle, la société japonaise dont j'ai beaucoup étudié la dite " modernisation " ne disposait pas de sciences humaines endogènes. Cela ne veut pas dire qu'elle ne disposait pas de représentations collectives. Le problème est de comprendre la relation entre le pouvoir et ses représentations collectives, la conception de l'étranger, du passé et de l'avenir, etc. Analyser ces représentations collectives en fonction des institutions les produisant et les diffusant, des pouvoirs s'y exprimant, c'est comprendre l'action du Japon sur lui-même et sa géopolitique.

Je tiens à le redire : plus nos sociétés produisent des connaissances sur elles-mêmes, plus elles se rendent imprévisibles et ouvrent aux individus et aux groupes des possibilités d'action. C'est un nouveau processus de démocratisation pour les pays industriels avancés, propre à la dite " société de connaissance ". Les chercheurs des sciences de l'homme et de la société ne deviendront pas les experts de la démocratisation, même s'ils en fournissent quelques instruments. Les SHS, en dépit de leur rôle dans l'extension des potentiels démocratiques, ne seront pas la clé de la réalisation de ces potentiels. Il serait facile de le montrer à partir de l'effet Seattle, des critiques des médias qui vont en s'intensifiant, etc.

Michel Popov

Chercheur en Sciences Sociales, ethnologue

Je suis intervenu ce matin sur mon domaine, les populations autochtones du Cercle arctique. Ces populations essaient de s'approprier les différents savoirs de manière globale, de façon à ce qu'ils ne soient pas fragmentés.

Actuellement, nous nous trouvons dans une période post-industrielle d'adaptation des machinismes technologico-financiers au fonctionnement des adultes en activité. De ce fait, il faudrait faire l'épistémologie des sciences exactes et de leurs philosophies. Jusqu'à quel point les sciences exactes le sont-elles ? Qui en fixe les limites ? Comment se sont-elles constituées, avec la montée du capitalisme au XVIIIe et XIXe siècles ? De nouveau, l'esprit doit influencer sur la matière et non l'inverse. On a trop fait des sciences sociales et humaines ce que j'appellerai des " sciences de l'homme moyen américanisé et de la société bureau-technocratique " ; l'impasse se trouve là ! Actuellement, on essaie de faire l'Europe, mais on ne refera pas les États-Unis en Europe.

Un moyen de renouvellement serait de montrer que des conflits existent dans les sciences exactes au niveau interdisciplinaire. Ces conflits se font parce que " la partie se prend pour le tout ". Cela nous vaut cette dictature du casier, du segment, du fragment... que nous supportons nous chercheurs en sciences sociales et humaines. Il faudrait éviter ces appellations de sciences " molles " et " dures ". Chaque science est exacte dans son domaine.

Alain-Marc Rieu

Le véritable problème des SHS aujourd'hui tient à la construction d'une théorie qui puisse rendre compte de l'évolution de différents types de société à partir du même modèle. Ce nouveau comparatisme demande à la fois un grand niveau d'abstraction et des analyses très fines de processus concrets. Il faut par exemple pouvoir comparer le Japon, la France et l'Angleterre en partant du Japon aussi bien que de la France ou de l'Angleterre. Il faut ensuite comprendre ce qui peut expliquer ou non de la Corée, du Pérou ou de la Chine, etc. Quelques changements institutionnels sont nécessaires pour se livrer à de tels travaux.

Jacques Dirmant

journaliste

Je voudrais reprendre la question dans l'axe de Madame Sénogora. J'attendrais dans ce genre de débat que l'on réponde à la question de l'utilité. La population a besoin, en permanence, de règles relativement simples et utilisables pour s'en sortir. Au départ, il y eut la religion, puis la philosophie. À chaque fois, quelques préceptes sont restés. À l'heure actuelle, les sciences humaines n'en sont pas du tout à ce point. Elles peuvent se comparer à une météo qui donnerait la pression, la direction et la vitesse du vent, mais qui ne dirait pas s'il va faire beau ou pleuvoir, s'il va faire chaud ou froid. C'est un peu ça qu'on aimerait savoir. Les sciences humaines seraient-elles en mesure non de nous expliquer après coup pourquoi les choses se sont passées comme cela, mais s'il existe des fondamentaux et des règles générales applicables qui puissent nous aider à ne pas avoir en permanence l'impression que le Nord change sans cesse de direction !

Alain-Marc Rieu

Difficile question et ma réponse paraîtra décevante. Je pense que le rôle des sciences humaines et sociales n'est pas de produire du sens pour les sociétés

qu'elles étudient. Répondre à la demande sociale du sens serait tenter de combler ce manque. Ce serait pire que le manque lui-même. D'autre part, c'est ce manque que nous étudions. Monsieur Jean Crocq dénonçait la philosophie populaire et la philosophie médiatique. Que peut-on leur reprocher ? Pas la popularité de ceux qui s'y spécialisent, les bénéfices qu'ils en retirent, etc. On ne peut leur reprocher que de chercher à combler le manque au lieu de laisser la société face à son manque. C'est à travers ce manque qu'une société explore ce qu'elle est, ce qu'elle peut devenir. Ce manque définit les conditions d'émergence du politique, du lien social, etc. Il ne s'agit donc pas pour les SHS de le combler. Ses spécialistes sont par ailleurs des hommes et des femmes, des citoyens qui ont leurs propres problèmes, angoisses, etc.

En revanche, plus une société est capable de produire de la connaissance sur elle-même, plus elle se donne les moyens de formuler ses problèmes et d'entreprendre de les résoudre. La médiation de nos conflits sociaux — Dieu sait s'ils sont forts ! — et des rapports entre nos sociétés — Dieu sait s'ils deviennent violents ! — doit s'opérer dans le partage des savoirs. Dit si rapidement, cela peut paraître étrange mais c'est l'enjeu actuel.

La véritable évolution de nos sociétés tient au statut de la connaissance dans nos sociétés. La connaissance devient la médiation par laquelle nos sociétés évoluent. Avant, nous avons l'économie, la religion, l'histoire ou la théorie de l'Homme. Maintenant nous avons la connaissance. La mettre au cœur des sociétés est une transition majeure.

De la salle

Directeur délégué à l'évaluation, CEMAGREF

J'ai un " background " d'ingénieur et j'ai fait des recherches en économie appliquée au bâtiment. J'ai une passion pour la prospective, une discipline qui est plus pratiquée à l'étranger qu'en France. Or je ressens sur ce point une très grande prudence des chercheurs en sciences humaines. Les sociologues refusent en général d'être tirés sur le terrain de la prospective. Un des principaux défis des sciences humaines et sociales — à l'exception peut-être de l'économie — est d'avoir refusé d'avoir une réflexion, fondée sur des bases scientifiques, en matière de prospective. Dans le domaine des sciences et des techniques, les physiciens ou les météorologues modélisent... Les derniers propos de M. Rieu correspondent à ceux que j'entends dans les cercles de prospective où l'on parle

de l'évolution de notre société, de la société de la connaissance et des déterminants scientifiques et techniques. Les quelques théoriciens que j'ai rencontré se réfèrent à la dynamique des systèmes, une démarche pluridisciplinaire.

Alain-Marc Rieu

Une partie de mon travail consiste à rendre compte des potentialités du présent. Il ne s'agit pas à proprement parler de prospective. En effet, les évolutions scientifiques et techniques actuelles se caractérisent par le fait qu'elles accroissent l'imprévisibilité de nos sociétés. Par exemple, le développement d'Internet engendrent différents affrontements : la tendance *Microsoft* était devenu incompatible avec la tendance *AOL*. Les Japonais ont une tout autre vision du développement de ce que doit être l'informatique et des relations entre Internet et la société. On assistera à des chocs industriels et sociaux dans le développement des potentiels de ces technologies. Pour autant, peut-on faire de la prospective ? Ce qui m'inquiète, c'est la recherche de déterminants culturels tout faits. C'est l'asile actuel de l'ignorance. Pour nous, spécialistes actuels du Japon, nous refusons l'idée qu'il existe un fonds culturel à partir duquel on pourrait tout expliquer. Les Japonais s'y asphyxient eux-mêmes et n'y croient que par intermittence ! En fait, il n'existe que des savoirs, des groupes qui y expriment des relations de pouvoir, etc.